

FRÉDÉRIC  
**WORMS**

Penser  
à quelqu'un



**Champs** essais

# FRÉDÉRIC WORMS

## Penser à quelqu'un

Nous savons que ce ne sont pas des pensées comme les autres, ces pensées qui nous relient ou nous séparent les uns des autres, par exemple lorsque je ne cesse de penser à ta venue ou à ton départ – ou même à ta disparition –, ou lorsque notre dispute me revient à l'esprit, ou lorsque je dois t'annoncer une épreuve – ou te déclarer mon amour. Ces pensées ont beau être singulièrement intenses, parmi nos pensées, et singulièrement vitales, dans nos vies, nous les réduisons à des cas isolés, nous n'y pensons plus.

Or, le but de ce livre est simple : il consiste à expliquer pourquoi « penser à quelqu'un », ce n'est pas comme penser à « quelque chose », mais pas non plus une exception pour la pensée, ni dans la vie. Bien plutôt un modèle de la pensée, et une orientation dans la vie.

F.W.

**Frédéric Worms** est professeur de philosophie à l'École normale supérieure, où il dirige le Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine, et membre du Comité consultatif national d'éthique. Il est notamment l'auteur de *Reviere. Éprouver nos blessures et nos ressources* (Prix lycéen du livre de philosophie, 2016).

En couverture: Illustration de Quentin Vijoux  
d'après des images: © Horiyan / Shutterstock.com;  
© Everett Collection / Shutterstock.com

Flammarion

PENSER À QUELQU'UN

## DU MÊME AUTEUR

*Bergson ou les Deux Sens de la vie*, PUF, « Quadrige », 2004 ; rééd. 2013.

*La Philosophie en France au XX<sup>e</sup> siècle. Moments*, Gallimard, « Folio essais », 2009.

*Le Moment du soin. À quoi tenons-nous ?*, PUF, « Éthique et philosophie morale », 2010.

*Revivre. Éprouver nos blessures et nos ressources*, Flammarion, « Sens propre », 2012 ; « Champs », 2015 – Prix lycéen du livre de philosophie 2016.

*Soin et politique*, PUF, « Questions de soin », 2012.

*La Vie qui unit et qui sépare*, Payot & Rivages, « Manuels », 2013.

*Les Maladies chroniques de la démocratie*, Desclée de Brouwer, 2017.

Frédéric Worms

PENSER À QUELQU'UN

*Nouvelle édition précédée d'une préface inédite*

**Champs** essais

© Flammarion, 2014, pour la parution  
dans la collection « Sens propre » dirigée par Benoît Chantre  
© Flammarion, 2019, pour cette édition  
ISBN : 978-2-0814-8465-8

## *Préface à la deuxième édition*

Une seule modification est intervenue entre la première édition et la présente reprise de ce livre, mais elle nous permet de redire d'un mot ce qui reste, aujourd'hui encore, son principal défi.

Quelle est en effet la thèse principale de ce livre ?

Elle consiste à soutenir que « penser à quelqu'un » n'est pas un exemple parmi d'autres de la pensée en général, mais un acte premier et indivisible qui nous rappelle et nous reconduit à une dimension fondamentale de nos vies que nous avons pourtant tendance à oublier, précisément parce qu'elle rend possible tout le reste, à savoir : les *relations vitales* (et parfois mortelles) *entre les êtres humains*.

Telle est bien la thèse principale, et même unique, de ce livre.

C'est pourquoi il part de certaines expériences premières où nous redécouvrons cette dimension le plus souvent enfouie : par exemple l'amour, où la pensée « à quelqu'un » nous fait tout à coup sentir son pouvoir, où elle l'emporte en effet sur toutes les autres, au point de parfois nous détruire ou au contraire nous recréer, nous rappelant ainsi combien notre existence même a d'abord été rendue possible, ou au contraire précaire, voire

impossible, par la manière dont *d'autres* et dans une autre forme d'amour ont pensé à *nous*.

C'est pourquoi ce livre s'efforce, en partant de ces expériences premières, de conduire à tout le déploiement de la pensée et de l'action humaines, intégrant même dans sa partie centrale ce qui devait initialement être, après *Revivre* (qui avait précédé, en 2012) et *Penser*, le troisième volet, intitulé *Agir. Dans les relations*, d'une trilogie composant, à sa manière, un traité d'ensemble des relations vitales entre les humains.

Tel est le parcours de l'ouvrage que l'on va retrouver ici, et qui appelle à être prolongé de plus d'une façon.

Il faudrait, il faudra proposer plus de descriptions directes de ce « penser à quelqu'un » qui traverse toute notre expérience. Elles apparaissent ici, bien sûr, de manière centrale, mais ponctuelle, et sans couvrir toutes nos expériences, même parmi les plus profondes. Il faudra donc développer. Sur l'amour bien sûr, mais aussi sur d'autres cas parfois seulement effleurés ici en un ou deux paragraphes. Ainsi quand, pour nous aider à décider dans un choix difficile, nous pensons « à quelqu'un » ou quelqu'une, ami(e) ou modèle, ou contre-modèle (tant le négatif ou l'ambivalence traverse toute la pensée « à quelqu'un », prouvant ainsi son caractère vital). Sans oublier toutes les diverses épreuves de l'amitié, du deuil, de la séparation, l'imagination, l'imitation, l'admiration, leurs joies et leurs déchirements. Un recueil en serait indispensable, aux confins de la littérature et de la philosophie, qui surgissent toutes deux, comme ces expériences et ces exclamations, de la vie et de la pensée.

Il faudrait, il faudra aussi prolonger la recherche seulement esquissée ici, mais pleinement revendiquée, en



direction d'une philosophie de la connaissance et de l'action, fondée sur ce qui en est un principe, trop souvent oublié. Comment le fait de « penser à quelqu'un » conduit-il à la connaissance du monde dans tous ses aspects, à la discussion, à la vérité ? Comment ces pensées se traduisent-elles dans l'action, ses épreuves mais aussi ses repères, dans la justice morale, mais aussi sociale, et politique ?

Il s'agit moins ici de répondre de manière systématique que de proposer un parcours où l'on invite chacune et chacun à circuler, avant tout, pour laisser ensuite se déployer les pensées que, dans toutes ces directions, ce cheminement vise seulement à susciter. Les pensées les plus singulières : celles et ceux à qui vous pensez, pour le meilleur et parfois pour le pire. Mais aussi les réflexions les plus générales, qui orientent dans la connaissance et dans l'action, lorsque vous pensez à quelque chose ou décidez quoi que ce soit. À chacune ou à chacun de dire, ou de voir, pour le meilleur en effet et contre le pire : car cette pensée vitale, jamais neutre, est parfois redoutable, et parfois salvatrice. Bien réelle en tout cas dans nos vies individuelles et collectives, et en aucun cas idéale ou abstraite.

Mais quel est aujourd'hui le prolongement le plus urgent, au-delà de tous ceux que nous venons d'évoquer ? Nous devons en dire un mot. Car il touche aux épreuves, ou si l'on veut aux dangers de l'époque.

De fait, le principal d'entre eux est sans doute celui-ci : concevoir justement ces dangers vitaux *sans y inclure les dangers vitaux qui proviennent des relations vitales entre les humains*, et souvent les traversent ou même les transpercent et les brisent, des plus intimes aux plus vastes, inséparablement.

Nous le savons bien pourtant, et c'est encore un exemple immédiat et brûlant de la priorité du « penser à quelqu'un » : lors d'une catastrophe, fût-elle mondiale, nous pensons aux êtres aimés.

Nous demandons : que font-ils ? À quoi pensez-vous ? Où es-tu ?

Sans réponse à ces questions, à ces pensées, que nous importe même la fin du monde ?

Mais on l'oublie souvent. Comment se peut-il que l'on n'en tienne pas compte, à l'heure où tout le monde parle de catastrophes et de guerres ? Comment se fait-il que personne ne semble plus partir de ces relations vitales pour retrouver tous les autres dangers vitaux et tenter de les concilier, puisque les opposer est illusoire et dangereux ?

Ce n'est pas qu'il soit si simple d'en tenir compte !

Car, en cas de « fin du monde » par exemple, à quoi nous conduirait le « penser à quelqu'un » ? À un repli sur soi, à un chacun pour soi, et les « siens » ? Opposerions-nous les relations sociales et la justice aux relations au monde et à la vie ? Ou bien au contraire trouverions-nous que celles et ceux que nous admirons le plus, et à qui nous pensons dans ces cas-là comme à des modèles, parviennent à tout concilier : le fait de penser aux autres et à la justice, jusque dans la catastrophe, sans pour autant oublier ceux qu'ils aiment ou qui les aiment, et dont ils connaissent aussi les failles ou les risques intimes ?

Ferions-nous un partage entre les amis, le « nous », forcément parfait, et les ennemis, « eux », forcément méchants ? Ou bien au contraire méditerions-nous la division des relations vitales même les plus intimes,

pour en tirer la force de lutter contre ce qui les brise, entre tous les humains ?

Je ne sais pas quelle est la réponse (même si le présent livre en propose une, bien sûr !), mais je sais que là sont les questions.

Car il y a quelque chose de certain : c'est qu'on n'affrontera pas les dangers vitaux objectifs sans affronter aussi les dangers vitaux subjectifs, ou si l'on veut intersubjectifs, disons plus simplement encore les *relations*, elles aussi *vitales, entre les humains*.

Nous la retrouvons donc dans l'époque, cette urgence oubliée, celle des relations entre les humains.

Or, ce sont elles qui se rappellent à nous, dès que nous retrouvons l'intensité réelle du « penser à quelqu'un », que le présent livre cherche à jalonner, de la plus poignante dans notre vie aux plus éclairantes, dans la culture, que ce livre cherche à parcourir dans toute leur amplitude insoupçonnée, car elles ouvrent aussi sur la pensée « de » toutes choses.

C'est pourquoi cette réédition s'accompagne de l'unique modification dont j'ai parlé, et qu'il me faut maintenant expliciter.

Dans sa première édition, parue sous la direction de Benoît Chantre dans la collection « Sens propre », ce livre s'intitulait *Penser. À quelqu'un* — à la manière d'un infinitif servant de titre et d'un sous-titre, selon le principe régissant tous les ouvrages de cette collection. Mais le sens de ce sous-titre restait teinté d'ambiguïté : un complément, une dédicace, un peu mystérieuse ? À toi, à vous ?

Un peu de tout cela, bien sûr, déjà en lien avec la thèse du livre, dans sa cohérence ou si l'on veut dans son orbite ou sous son signe. C'était déjà dire qu'on

pense toujours « à », avec ou pour quelqu'un, ou pour quelqu'une, pour plus d'un, et plus d'une. Mais cela masquait l'expérience, dont nous repartons tous.

Telle est la raison de la seule modification qui a eu lieu à l'occasion de la présente édition. Cette fois, le titre du livre n'est plus découpé en deux.

Et on peut espérer y faire entendre plus simplement encore cet acte et cette expérience, qu'il faut selon nous saisir comme un tout indivisible et pour ainsi dire d'un souffle : *penser à quelqu'un*.

Frédéric Worms

Février 2019

*Première partie*

Ce n'est pas comme penser  
à quelque chose



« *Toi, tu es amoureux !* »

« *Toi, tu es amoureux !* »

Il est aisé de comprendre quel effet eut, sur moi, cette interpellation.

C'était une intrusion, dans mes pensées les plus intimes.

Pourtant elle posait aussitôt deux questions, que l'on oublie trop souvent, mais qui sont capitales.

La première est simple. *Comment a-t-elle vu*, ou comment a-t-elle *su* ? Plus précisément : comment a-t-elle vu et su à *quoi* je pensais, ou plutôt que je ne pensais pas à quelque chose, mais à *quelqu'un*, et que cela pouvait avoir une telle importance, dans ma vie ? Y a-t-il des « signes particuliers » de cette pensée ou des pensées de cette sorte ? À quoi les reconnaît-on ?

Une deuxième question vient aussitôt à l'esprit. On pourrait la formuler ainsi : *que me voulait-elle* ? Que me voulait-elle *exactement* ? Autrement dit, cette exclamation était-elle *nécessairement* une intrusion, une violence, ou même une violation ? Ne pourrait-elle pas aussi avoir été bienveillante, et même un signe par excellence de « bienveillance » ? Ne venait-elle pas *de quelqu'un* et même de *quelqu'un* qui justement, comme on dit, « pensait à moi » (pour le pire comme le meilleur) ? Et,

dans le souvenir que j'évoque : ma propre grand-mère, me révélant à moi-même mes premières amours, comme si, justement, seul quelqu'un de singulier, qui pensait à moi, pouvait s'apercevoir que je ne pensais pas à quelque chose, mais à quelqu'un ! Je ne dis pas, d'ailleurs, qu'elle ait été purement bienveillante ; sans doute dans son indiscretion se mêlait-il de la jalousie, voire de la violence ; mais enfin, dans ce cas, même maladroite, il devait bien aussi y avoir de la bienveillance ; et peut-être même de cette bienveillance qui nous prouve, tout autant que la violence, que « penser à quelqu'un » ne relève pas simplement de la contemplation ni de la connaissance, mais aussi de dimensions absolument autres, touchant au cœur de la vie.

Tout converge quoi qu'il en soit vers un *point précis*, vers l'importance et même la double *importance* de ces pensées que l'on doit donc dire *vitales* : elles sont d'abord importantes en elles-mêmes, bien sûr, pour celui qui pense. Mais ces pensées ne sont pas purement « intérieures », puisqu'elles se voient, se disent, et elles ont donc aussi, immédiatement, une importance vitale *entre nous*, entre nos vies, entre bienveillance et violence, entre destruction et création.

Peut-être l'enquête qu'il nous faut ouvrir dans ces pages mènera-t-elle donc plus loin que prévu. Jusqu'au principe de chacune de nos vies, et jusqu'aux relations qui relient entre elles nos vies. Jusqu'à notre être ou notre existence, d'un côté ; la morale et la politique, de l'autre. Mais il faut bien commencer. Et avec ces deux questions. La première : « *Comment a-t-elle vu ?* » C'est-à-dire : à quoi reconnaît-on la pensée « à quelqu'un » ? Et la seconde : « *Que me voulait-elle ?* » En d'autres termes : quelle place ces pensées occupent-elles entre



nous, dans nos relations ? On évoquera pour chacune de ces deux questions une hypothèse générale qui nous obligera déjà, dans les deux cas, à aller plus loin.

*Comment a-t-elle vu ? Quelque chose d'absent*

À quoi reconnaît-on la pensée « à quelqu'un » ? Comment l'a-t-elle vu ou su, aussitôt et sans hésiter ?

Une première réponse semble tout de suite s'imposer, même si elle est paradoxale.

Car ce qui m'avait étonné, c'est que je n'avais rien fait, rien dit, pas bougé. Eh bien, cela ne fait aucun doute : c'est à ce trait précis qu'elle a vu et qu'elle a su. Elle l'a vu très précisément à *mon absence*, qui est (paradoxalement) un comportement à part entière, et sans doute des plus visibles qui soient. Être absent : une attitude qui tranche visiblement par rapport à la présence normale des êtres dans le monde alentour, que la vie exige de nous.

C'est donc à cela qu'elle a vu : j'étais absent, distrait, « ailleurs ».

Pourtant (disons-le aussitôt), la question reviendra, et il faudra dépasser ce premier élément de réponse. À quoi reconnaîtra-t-on vraiment que je pensais « à quelqu'un » ? Le fait que je pensais « à autre chose » pouvait-il suffire ? Ce n'est pas sûr. Car il se peut que *toutes les pensées* se caractérisent par cette absence ; et j'aurais pu être absorbé non pas par « quelqu'un » ni par l'amour, mais par quelque chose, et même par tout autre chose : un problème, un souci, une peur, une angoisse, que sais-je ? Comment se fait-il donc que ce qui nous paraissait évident, dans une exclamation

spontanée, nous plonge dans l'embarras, dès qu'on veut le comprendre ?

Avant de rechercher ce que peut avoir de singulier le fait de penser « à quelqu'un » – et même si, en réalité, il devait *précéder* le fait de penser à quelque chose –, il faut donc vérifier ce que l'on vient de dire.

Est-il vrai que *toute pensée* se caractérise par une absence et même par un comportement d'absence ? Si tel est le cas, pourquoi ? Comment faut-il l'interpréter ?

Or, il se trouve qu'il n'y a pas une seule dimension d'absence, mais plusieurs, dans toute pensée, dans tout acte de pensée. Et la plus visible des trois – le comportement de l'absence – est en quelque sorte encadrée par deux autres, qui ne sont pas visibles, mais qui sont bien réelles !

D'une manière générale, il est impossible de définir la pensée autrement que par une relation à quelque chose *qui n'est pas là*. Aucune philosophie n'y échappera. On pourra expliquer de différentes façons cette capacité que nous avons de nous relier à ce qui n'est pas là. On invoquera par exemple une âme ou une conscience qui pourra se détacher de ce qui l'entoure, et se rapporter à des objets absents. Ou bien on soulignera le pouvoir du langage qui, par ses signes, renverra d'une chose présente à une chose absente, comme le font d'ailleurs les signes en général, telle la trace de pas qui me dit que quelqu'un est passé par là, ce qui peut d'ailleurs me faire penser à toi, enclenchant un processus d'associations dont je ne sais où il s'arrêtera. Ce sera aussi (et de toute façon) une capacité vitale, biologique, de notre cerveau, quels qu'en puissent être les mécanismes précis, qu'étudie la science, et que la maladie peut atteindre. Bref, penser, c'est toujours penser à quelque

chose d'absent. Nous le savons bien. Lorsque tu es dans mes bras, je ne dirai pas « que je pense à toi », ou alors ce serait bien mauvais signe (un signe d'absence, justement...) ; à l'inverse, on conviendra d'un signe pour ne pas oublier quelque chose (le bien nommé « pense-bête »). Et peut-être toutes ces pensées surgissent-elles même de l'absence entre les êtres, de l'absence de quelqu'un pour quelqu'un d'autre. Il n'est pas encore temps d'explorer cette piste. Il suffira, pour l'instant, de noter ceci : toute pensée est une relation à quelque chose qui n'est pas là, à quelque chose d'absent.

Notre esprit est mobilisé par cette activité ; notre corps aussi, qui s'immobilise, s'absente. Le deuxième trait qui définit la pensée se trouve donc bien dans ce comportement d'absence ou, comme le dit Hannah Arendt dans son livre trop méconnu sur la pensée<sup>1</sup>, de *retrait*. Elle montre en effet que cette absence n'est pas un aspect secondaire de la pensée, réservé qui plus est à la pensée la plus profonde, comme Descartes voulait se retirer dans sa chambre pour pratiquer et rédiger ses *Méditations*. La pensée commence par un retrait du monde, une absence, c'est-à-dire une absence à une *présence*, à un « présent » toujours *pressant* et urgent puisqu'il doit se définir avec rigueur par les besoins de la vie et par les exigences du corps. Bergson y avait vu la définition même du présent, dans *Matière et mémoire*<sup>2</sup>. Ainsi, penser, c'est d'une manière ou d'une autre, par

---

1. H. Arendt, *La Vie de l'esprit*, I. « La pensée », PUF, « Philosophies », 1993.

2. « Mon présent consiste dans la conscience que j'ai de mon corps [qui est un] centre d'action » (Bergson, *Matière et mémoire*, PUF, Quadrige, 2012, p. 153 ; voir tout le passage qui définit le présent par le vitalement utile).

un choix plus ou moins libre, exercer une capacité plus ou moins indépendante, se détacher. On ne parlera pas ici de liberté d'une manière vague ou vaine. La liberté de pensée n'est une caractéristique secondaire ni pour la pensée ni pour la liberté. Elles tiennent toutes les deux, pour ainsi dire, l'une à l'autre. Et Hannah Arendt le savait bien, elle qui fut avant tout philosophe du politique, de l'espace public et de la « pluralité » humaine, et qui percevait à travers l'expression libre des pensées de chacun non pas un trait parmi d'autres, mais l'essence même de toute vie politique. N'avait-elle pas fait de l'absence de pensée (*thoughtlessness*) la source même de la si célèbre et controversée « banalité du mal » ? Il s'agit donc d'un retrait du monde, qui n'est pas un retrait des relations, mais qui est leur condition, et donc celle aussi d'un monde commun.

Il pourrait sembler facile, alors, de dire : voici les caractéristiques générales de la pensée, qui se déploiera ensuite en connaissance théorique, objective, fondée en elle-même, et en pratique morale et politique. Par opposition, il suffirait alors d'ajouter d'autres éléments, supposés secondaires, pour caractériser le fait de penser « à quelqu'un » : par exemple (et l'on pensera souvent à l'amour) notre corps, nos émotions, nos désirs ou nos passions. Mais ce serait trop simple. En réalité, toutes les pensées engagent plus d'une dimension de notre être dans leur relation même à « quelque chose » qui est absent. Quand nous pensons « à quelque chose » de manière profonde et engagée, presque relationnelle, nous ne pensons pas seulement à une « chose » comme à un objet isolé et extérieur. De là, il est vrai, il serait facile de voir ce qui manque pour parvenir à la pensée que nous pouvons avoir « pour quelqu'un ». Je me sens

impliqué dans cette dernière pensée, elle me prend tout entier, ton absence me saisit. Toutefois, quand nous pensons « vraiment » à quelque chose, et que cette pensée nous absorbe entièrement, elle ne nous rattache pas *seulement* à un objet, en un sens extérieur, mais à un souci ou à un *problème*, qui nous concerne intimement. Un souci pratique, par exemple. Ou un problème métaphysique. Ou encore un problème de mathématiques, si je suis mathématicien. Et plus intense sera cette pensée, plus elle dira qui je suis (par exemple : mathématicien). Dans tous les cas, ce « quelque chose » à quoi je pense peut donc, même « absent » être *tout aussi vital* pour moi, *et parfois plus*, que le présent qui m'entoure. Et le critère ultime sera alors le risque qu'il fait courir à mon corps et à ma vie. Platon, déjà, montrait le « savant fou », distrait par excellence, qui tombe dans un puits parce qu'il pense à ses équations (et la servante de Thrace rit). Mais, nous le savons — la tragédie et l'histoire le prouvent —, il arrive que nous pensions à quelque chose au point d'y sacrifier notre vie, et pas seulement au nom de l'être aimé. Encore qu'on puisse mourir pour « quelqu'un » et, en réalité, *autant* pour quelqu'un que pour un principe universel, comme si l'un et l'autre étaient liés, inséparables même. C'est donc que les choses se compliquent. La distinction essentielle n'est pas encore là. Quelle différence trouverons-nous entre le fait de penser « à quelqu'un » et le fait de penser « à quelque chose » ? Y en a-t-il même une ? Si l'absence est tout aussi vitale dans l'une et dans l'autre pensée, qu'est-ce qui les distinguera ?

Il faut revenir à notre question : comment a-t-elle vu, comment a-t-elle su ?

Il y a autre chose.

*Comment a-t-elle su ? Quelqu'un de présent.*

Une réponse semble s'imposer alors, même si elle conduira sans doute à d'autres questions.

Car ce qu'elle avait vu, ce que ma grand-mère (en l'occurrence) avait cru voir, ce n'était pas seulement quelqu'un s'absentant du monde pour penser à « quelque chose » qui n'était pas là.

Elle avait vu aussi ceci : *quelqu'un de bien présent*, quelqu'un qui *était là*, même s'il semblait s'échapper, même s'il n'était pas là pour *tout le monde* et surtout pour ceux qui étaient là autour de lui, et dont elle-même, ma grand-mère, faisait partie. Et elle l'a compris d'une manière telle qu'elle n'a pas seulement « vu » mais « su », c'est-à-dire en rattachant ce qu'elle voyait à une sorte de troisième dimension, temporelle et non plus seulement spatiale ou visuelle, en impliquant toute l'histoire de notre relation (et de son expérience des relations humaines) dans son regard même. Comme si cette relation lui disait à quoi cette absence était due : à une autre relation encore, et presque à la *présence* de quelqu'un d'autre.

« Toi, tu es amoureux » : cela ne signifierait donc pas (ou pas *seulement*) une multiple absence, mais aussi une multiple *présence*.

Et il y a d'abord celle-ci : la présence *de quelqu'un*, et *qui pense*. Ce qui frappe en effet le plus, c'est qu'il ne s'absente pas tant qu'il ne *s'affirme* dans, et par, cette absence. La répétition, dans l'exclamation, le signale assez : « *toi, tu es amoureux* ». Il m'échappe, mais en même temps il *existe* et, fût-ce malgré moi, je le découvre alors à ma grande surprise, et dans son épaisseur, au moment même où il semble me fuir, dans un

autre monde et avec quelqu'un « d'autre ». Le sujet qui pense n'est pas un « sujet » pur ni seulement un corps vivant, même s'il est un cerveau et un corps vivants, devant nous. Il est aussi une existence singulière, avec toute son histoire, inscrite dans son corps et s'exprimant en lui, sur lui (cerveau, et aussi visage, cerveau-visage, toujours). Il est là, ce qui ne veut pas dire seulement qu'il est là, corps objectivement repérable et identifiable, sans changement et sans histoire. Mais aussi qu'il est là, lui, avec cette singularité, que lui donne non pas la pensée en tant qu'absence ou profondeur, en général, mais une vie. Une expérience et une histoire individuelles, dont font partie des relations avec les autres qui se sont pour certaines vitalemment inscrites en lui, quoiqu'elles soient le plus souvent invisibles et que seules certaines situations (heureuses ou malheureuses) puissent les rendre visibles et sensibles à nouveau, même pour celui qui pense. Car lui non plus, souvent, ne le sait pas, ou ne le sait pas encore. Nous ne savons pas quelles pensées nous constituent, non pas abstraitement, ni superficiellement, comme un détail ou un luxe de nos vies, mais dans nos individualités ou, ainsi que le dit Gilbert Simondon, dans notre « individuation<sup>1</sup> ». Dites-moi à qui vous pensez, je vous dirai qui vous êtes. Équivalence excessive, bien sûr, mais qui dit bien quelque chose : à savoir que nous nous « individuons », de manière toujours inachevée et relationnelle, non pas seulement par « cela » à quoi nous pensons – nos soucis,

---

1. Nous renvoyons bien sûr à son grand livre, tiré de sa thèse d'État soutenue en 1958 : voir désormais G. Simondon, *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Jérôme Millon, « Krisis », 2005.

nos affaires, notre vie ou même notre mort – mais surtout par « ceux » à qui nous pensons (consciemment ou pas), qui nous font *devenir* nous-mêmes. Comme si seules les relations entre des vies individuelles pouvaient faire de chacune d'entre elles la vie de quelqu'un.

Mais de son côté, est-il présent aussi, celui ou celle à *qui* l'on pense ? Telle est bien la question qui se pose maintenant. Il ne suffira pas, en tout cas, de dire que je suis en relation avec une chose « absente », avec un objet « de pensée », comme s'il ou elle était « dans ma pensée » seulement sous forme d'une idée ou d'une représentation. Quelqu'un y est parce que j'ai eu avec lui ou elle *une autre relation*, qui s'est inscrite aussi dans ma vie. Je ne « suis » donc pas simplement « ailleurs » ; je *suis* – ou une partie de mon être *est* – réellement « avec » ce quelqu'un « à qui je pense ». Certes il ou elle n'est pas dans la pièce. Et il faut critiquer radicalement, résister sans cesse à la croyance (pourtant presque inévitable), au pouvoir magique de la pensée. Nous disons à ceux que nous aimons : « je suis avec toi », lorsqu'ils courent un danger. Nous voudrions être avec eux, nous pensons l'être. Et ce n'est que l'une des manières dont la pensée réelle et vitale est bordée par son risque propre, qui est toujours celui de la « folie ». Mais cela même, ce caractère spontané, inévitable de ces pensées au sein de nos vies, nous montre leur portée. Je pense à toi, au moment même où tu subis une épreuve ou bien lorsqu'une joie survient dans ta vie, et j'imagine à tort ou à raison chaque détail de l'expérience que tu traverses et à laquelle je ne peux pas assister. Tout se passe comme si l'image que j'évoque alors dans ma pensée rappelait une image ou une série d'images, qui ont été des perceptions et ont tissé des relations



réelles avec quelqu'un dans ma vie, des mouvements ou des paroles qui d'une manière ou d'une autre m'ont lié à quelqu'un d'autre que moi.

Plus encore, ces deux premières présences se recourent, car bien loin de n'être qu'une absence, ma pensée se traduira par des comportements réels *de relation et de séparation*, et non pas seulement d'absence ni même de présence, et cela dans des dimensions extrêmes, qui comportent d'emblée une polarité vitale *de bonheur ou de malheur*. Sourire béat à l'image de l'être aimé, d'un côté, suivi de mouvements pour le rejoindre. Pétrification à l'évocation de l'être perdu, comme si l'absence m'avait en outre amputé de quelque chose de concret, aussi violemment (et avec les mêmes symptômes d'ailleurs) qu'un accident cérébral par exemple, suivi de gestes de désespoir ou de colère (comme le montrent toutes les études psychologiques). Ou bien encore, et de façon non moins frappante, ces mouvements qui surviennent et supplantent tous les autres pour répondre aux besoins de celui à qui l'on pense, par exemple dans cet « amour parental primaire » que Winnicott n'hésite pas à appeler une « folie normale et provisoire », et où en effet « nous sommes là », et même *toujours là* pour l'autre. Comme si « penser à quelqu'un » signifiait aussi ceci : « être là ». Ainsi, le comportement de pensée peut-il être déjà pleinement relationnel, d'une manière visible et extérieure, ne serait-ce que par des gestes ébauchés ou retenus, frénétiques ou pétrifiés, à l'égard de « quelqu'un », c'est-à-dire non pas d'un objet, mais *d'une demande ou d'une réponse*, singulières et adressées, dans une relation. C'est comme si je m'adressais ou répondais à quelqu'un, dans une sorte de dialogue que l'on peut bien dire « imaginaire », à condition de ne pas

opposer l'imaginaire au réel. Il s'agit ici de relations tellement réelles que, quelle qu'en soit l'explication précise, cela *se voit*.

Dès lors s'impose justement une troisième présence : celui ou celle qui « voit » cela. Présence qui n'a rien de secondaire.

Car nous sommes présents aussi pour d'autres qui « pensent à nous », et il se peut même que ces pensées, leurs pensées, aient *précédé* les nôtres, même si l'on ne s'en aperçoit qu'après coup, comme dans cette « intrusion » d'où nous sommes partis, qu'elle soit ou non bienveillante. Ma grand-mère aurait-elle perçu cette pensée que j'avais pour quelqu'un, si elle n'avait pas *elle-même* été engagée dans des relations avec moi ? Et non seulement avec moi, mais encore avec d'autres que moi ? La pensée n'est jamais un simple point de vue extérieur et une connaissance générale : elle est toujours un acte situé et relationnel, qui suppose une expérience relationnelle. On demandait : « Comment a-t-elle vu ? » On insistait sur « voir », on en cherchait un signe dans les phénomènes visibles. On se trompait. Car il ne suffit pas qu'elle ait « vu ». Ce qui importe, c'est que ce soit *elle* qui ait vu, et donc su. Est-ce l'œil, est-ce l'esprit qui voit ? Vieux débat. Nous dirions plutôt ceci : nous ne voyons pas seulement avec notre vue, nous voyons *avec notre vie*. Elle, moi : ces deux pronoms sont, dit-on, « personnels » ; pas n'importe qui, donc. Comme si seule une relation singulière avec quelqu'un pouvait conduire à percevoir des pensées qui changent la vie de celui qui pense, et celles des autres avec lui. Certes, la pensée n'est pas simplement prise dans ces relations : la preuve, fondamentale, en est que je leur échappe par la pensée elle-même et que ceux qui m'observent s'en

étonnent. Et de là les pensées ouvrent sur tout autre chose, sur l'universel théorique et pratique, deviennent connaissance et action. La pensée devient rationnelle, donne du sens à ce qu'elle voit ou vit et qui l'ébranle, parfois en profondeur, et à quoi elle résiste, parfois avec vigueur. Mais enfin il se peut que ces pensées qui surgissent soient vitales tout autant que mentales et morales, relationnelles tout autant que rationnelles, et prennent place entre deux relations à ou avec « quelqu'un » : d'un côté avec ceux, bien singuliers, à qui je pense ; de l'autre avec ceux qui pensent à moi. Pensées toujours *ambivalentes*, qui plus est : pleines de tendresse, sans doute, mais – qui sait ? – aussi de tensions, voire de violence.

C'est bien vers ce deuxième aspect que nous sommes maintenant, inévitablement, ramenés.

*Que me voulait-elle ? Une « intrusion » ?*

Que me voulait-elle ?

Ai-je eu raison de prendre comme une intrusion, dans mes pensées et dans ma vie, et violente qui plus est, ce doigt pointé accompagnant cette exclamation de ma grand-mère, il y a bien longtemps déjà : « toi, tu es amoureux » ?

En réalité, c'était moins et plus, tout à la fois mieux et pire que cela.

Pire ? Oui, car par « intrusion » on pourrait signifier que le geste en question n'avait de violent qu'une effraction dans une « intimité » elle-même réduite à une « intériorité » supposée, dans je ne sais quelle arrière-boutique secrète où se tiendrait ma pensée et se

déroulerait ma vie. Or, il y avait plus que cela dans cette interpellation. Allan Bloom a bien montré, dans son étude admirable sur *Roméo et Juliette*, combien c'est l'isolement même des amoureux, dans la société, que la société vient punir autant sinon plus que la transgression des rivalités entre les familles (Montaigu et Capulet)<sup>1</sup>. Bergson, avant lui, avait souligné que le rire, dans le comique (et uniquement en lui bien sûr), était une punition, un châtement social, exercé par la collectivité contre celui qui, par sa distraction, s'en écarte. Qui n'a connu ce châtement dans les cours d'école ou les jardins publics ? « Ouh, les amoureux ! » Sans le savoir, les adolescents qui se croient rebelles sont aussi des agents de la répression sociale et de la norme des groupes. Mais ils sentent aussi la puissance critique, sociale et politique, des relations individuelles. Quoiqu'il en soit de ces conséquences, qui sont importantes, on doit souligner d'abord que, si intrusion il y avait, ce n'était pas tant pour envahir une intimité que pour punir un détachement ; ce n'était pas une violence individuelle simplement, mais elle comportait déjà, consciemment ou inconsciemment, une dimension sociale et politique. La question « à qui pensez-vous ? » (autant et plus que : « à quoi ? ») n'est jamais indifférente. Et pas seulement « entre nous », dans nos vies « privées », mais dans la vie sociale et politique où le contrôle de ces pensées, quoique apparemment les plus intimes, en fait l'un des domaines les plus « étroitement surveillés » qui soient. À qui pensons-nous ? À ceux à qui l'on « doit » penser, à qui l'on

---

1. A. Bloom, *L'Amour et l'amitié*, trad. P. Manent, De Fallois, 1996, p. 281-305 ; voir notamment p. 284.

nous « fait » penser ? C'est en tout cas, dans chaque cercle de pouvoir, une question déterminante.

Bien sûr, cela reste aussi une question « intime », au sens cette fois des relations intimes, entre les êtres. Plus précisément, c'est la question de la jalousie et même la question *jalouse*, par excellence. À qui penses-tu (et la chanson ajoute : « quand tu es dans mes bras ») ? Néanmoins, là encore, il s'agira moins de transgresser une intériorité pure que de confirmer la réalité des relations extérieures, avec d'autres. On se demande avec justesse depuis René Girard<sup>1</sup> si ce qui est premier dans les relations humaines est le « face à face » amoureux ou le « triangle » du désir, le « mensonge » romantique ou la vérité « romanesque » (les romans réels ayant démystifié le romantisme idéal). Nous penserions plutôt à *deux vérités* qui justifient et en réalité qui exigent une philosophie *des relations*. Car ce que prouve la question jalouse, c'est à nos yeux la réalité de pensées relationnelles avec leur ambivalence morale, dans nos vies autant qu'entre nos vies. Et qui les traversent donc de part en part, aussi bien pour les créer que pour les détruire (et non seulement dans le triangle, mais encore dans le face à face, quand celui-ci devient un affrontement et qu'aucune médiation ne s'y oppose plus). Ambivalence donc, et radicale même, qui nous pousse, en deçà de la jalousie, vers un lien plus constitutif encore et destructeur entre les êtres.

S'il y a ambivalence, elle ira cependant dans les deux sens. Car même s'il y avait ici pouvoir et conflit – au

---

1. Voir son premier livre : R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961), désormais dans *De la violence à la divinité*, Grasset, 2007.